

## ► Coups de cœur



ans ce deuxième volet de la rubrique "Coups de cœur", voici l'article d'André Comte-Sponville qui m'a tant touchée, et qui a éveillé en moi l'idée que nous partagions nos souvenirs forts d'une rencontre avec Beethoven.

Nous continuons donc avec le témoignage de deux adhérentes découvrant la richesse des sonates pour piano.

Merci à elles, merci à André Comte-Sponville qui nous a autorisé la reproduction de son article. Au prochain numéro, un témoignage d'Edgar Morin, et la suite de vos impressions au contact des œuvres du grand Beethoven.

## En écoutant Beethoven, j'ai eu honte

**André COMTE-SPONVILLE**

J'avais 22 ou 23 ans : j'étais venu déjeuner chez ma mère. Elle n'est pas encore rentrée du marché. La porte est ouverte, un mot m'attend : « *Installe-toi* ». Je mets un disque, presque au hasard : le *Cinquième Concerto pour piano* de Beethoven, "L'Empereur"...

En ce temps-là, je n'écoutais guère de musique. La politique occupait l'essentiel de mon temps. Le sexe, l'amitié et la philosophie se partageaient le reste. C'étaient des années de frivolité passionnée, ou de passions superficielles. L'important était toujours collectif. La solitude, toujours suspecte. La vérité était toujours en surface. La profondeur, toujours illusoire ou ridicule. Il était interdit d'interdire et de se prendre au sérieux. « *Nous sommes superficiels par profondeur* », me disait un ami, citant Nietzsche ; cela me semblait la seule profondeur acceptable ou crédible. C'étaient les grandes années du structuralisme : l'homme était mort, la philosophie aussi ; nous ne voyions d'autre tâche que de les enterrer brillamment.

Puis, soudain, ce disque. Un accord somptueux, majestueux, héroïque, comme jaillissant de l'orchestre entier, le piano qui s'en dégage, qui monte très vite vers les aigus, incroyablement vélocité, virtuose, solitaire, à la fois fragile et sûr de lui, comme une leçon déjà de courage, ce chant qui se cherche, qui se trouve, que

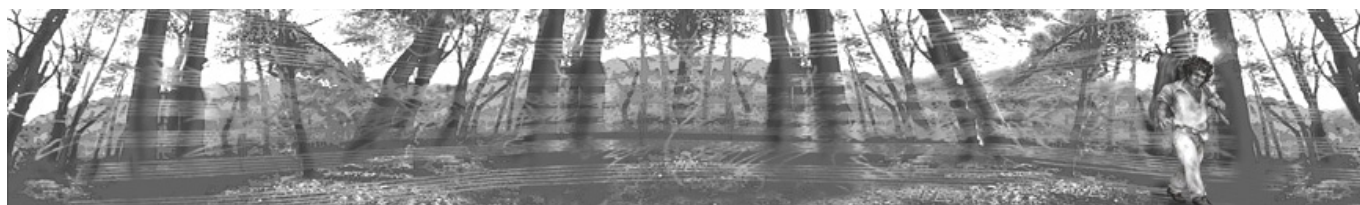
l'orchestre d'abord interrompt – nouvel accord – puis accompagne, puis soutient, puis emporte...

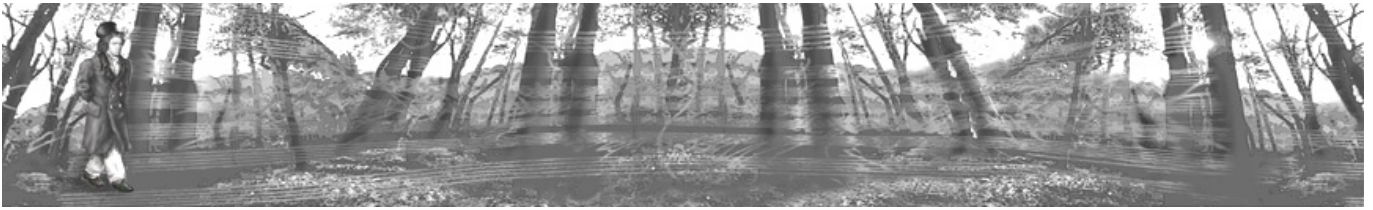
Je connaissais bien cette œuvre : ma mère, durant mon enfance, me l'avait fait souvent écouter. C'est ce qui explique qu'elle m'ait paru à ce point évidente. Mais je me souviens de l'émotion que je ressentis, des sentiments très mêlés qui s'emparèrent de moi : du plaisir, bien sûr, de l'admiration, une forme de joie bizarrement familière et neuve.

Mais aussi autre chose de plus amer, de plus troublant, de plus douloureux : la honte. La honte d'avoir vécu si loin de cette grandeur-là, depuis si longtemps, de l'avoir oubliée, de l'avoir trahie. C'était comme si l'enfant que j'avais été jugeait soudain l'homme que j'étais en train de devenir. Comme si Beethoven me renvoyait à ma petitesse, à ma médiocrité, à ma vanité déjà consommée, déjà condamnée, d'intellectuel, ou de futur intellectuel, parisien...

Oui, je jure que j'ai eu honte, vraiment honte, et que les larmes qui me montèrent aux yeux, ce matin-là, firent plus, pour me ramener vers l'essentiel, qu'aucune leçon d'aucun de mes maîtres – j'en eus d'excellents – ou qu'aucun livre de philosophie. La pensée ne fait pas de miracle. On peut bien lire Spinoza ou Kant toute la journée. A quoi bon, si c'est pour se protéger de la vie, de l'émotion, du douloureux secret d'être soi ? L'art va plus vite ou plus profond. Il ne donne à penser qu'en donnant à ressentir, à aimer, à admirer. C'est une leçon de morale, autant ou davantage que d'esthétique. C'est pourquoi c'est une leçon, aussi, de philosophie.

Je ne dis rien à ma mère : c'était une affaire entre Beethoven et moi. Ni, quand je les retrouvai, à mes amis : je sentais bien que déjà je m'éloignais d'eux, de ce qu'ils





jugeaient important ou moderne... Ces années-là, nous étions tous plus ou moins nietzschéens : toute honte nous semblait prisonnière du ressentiment, de la mauvaise conscience, de la faiblesse... Il me faudra des années pour comprendre, avec Spinoza, qu'elle vaut mieux toutefois que la veulerie satisfaite.

Quelques mois plus tard, je découvrirai Schubert, Chardin, Rilke... Mais il n'est pas indifférent que Beethoven, comme surgissant de mon enfance, les ait pour moi précédés et préparés. Le « *génial sourd* », comme dira Woody Allen, est à lui seul une leçon d'humanité. Si l'homme était mort, comme on le répétait à l'envi, comment la musique de Beethoven pourrait-elle nous bouleverser à ce point ?

« *L'admiration est fondement de toute philosophie* ». Le mot admiration, dans cette phrase de Montaigne, garde son sens ancien d'étonnement. Mais j'aime l'entendre en son sens moderne. Rien n'étonne comme la grandeur, comme le courage, comme le génie. C'est pourquoi Beethoven nous étonne. C'est pourquoi l'art nous étonne, en ses sommets. Parce qu'il touche à la grandeur de l'homme et à la petitesse de nos vies. Les deux sont inséparables : c'est ce qui donne envie de pleurer, quand on admire, et de vivre. ◀ **A. C-S.**



## **Beethoven, c'est tout le temps fort !**

**Mylène CONSTANTIN**

L'autre jour, je me suis rendue à la Fnac dans l'espoir de me trouver une intégrale des sonates de Beethoven. Mais je n'ai rien trouvé. Ou plutôt, je n'ai pas cherché, puisque, incorrigible, je me suis orientée vers l'intégrale de la musique de piano de Schumann de Jörg Demus (très intéressante d'ailleurs).

Mais heureusement, je n'ai rien acheté. Car le 3 novembre, mon bonheur vit le jour. Deutsche Grammophon se décidait à rééditer de la VRAIE musique (non, je ne fais pas référence à un certain disque Bach d'une certaine Grimaud !).

Me voici en possession donc d'un coffret exceptionnel.

J'ai rarement fréquenté la musique de Beethoven, que ce soit au piano, au disque, ou au concert. Dans ma discothèque (plus schumanienne qu'autre chose), les sonates de Beethoven font quelques rares apparitions : l'intégrale d'Eric Heidsieck (je ne sais pas si je l'ai écoutée un jour. Si c'est le cas, elle ne m'a pas marquée), l'intégrale d'Yves Nat, que je croyais - jusque là - indétronable. Quelques sonates enregistrées par Fazil Say (là, ça se passe de commentaire), François-Frédéric Guy, Hélène Couvert, Idil Biret, Clara Haskil, Michelangeli. Pas grand-chose de rare !

Les sonates par Kempff non plus ne sont pas rares (on les trouve partout), mais musicalement, elles le sont. Elles dépassent tout ce que j'ai pu entendre auparavant, et de très loin. Elles ont été enregistrées en 1964 et 1965.

En écoutant Kempff j'ai, pour la première fois, l'impression de les "comprendre" (le mot est un peu fort, certes), que le pianiste (et le compositeur) "parle" (comme chez Schumann). Kempff joue avec une clarté, une précision, un souci du détail et de transparence déconcertants.

Mais elles paraissent si évidentes. Tout est clair, rien de superflu. Difficile à expliquer. J'aurais envie de dire "simple". Car souvent, en écoutant certains interprètes (Fazil Say, Hélène Grimaud pour ne pas les citer...) j'ai l'impression d'un Beethoven grand barbare qui nous assomme par sa complexité, avec une multitude d'éléments qui sortent de je ne sais où, quelques baffes au passage. Une musique électrique. Qu'on veut souvent pathétique, dramatique, violente.

Il me revient aussi la remarque d'une prof de flûte qui me disait un jour « *les sonates de Beethoven, c'est de la musique de pianiste, c'est tout le temps fort !* » (j'adore le raccourci).

Avant Kempff, je n'avais jamais remarqué à l'inverse que les nuances *piano* étaient si présentes dans la musique de Beethoven. Jamais remarqué derrière la "masse" qu'on nous inflige la finesse de l'écriture.

Jamais remarqué non plus derrière ces structures, ces constructions, quelle pouvait être la place de l'improvisation. Et moi qui ces derniers temps me disais que - quand même - Beethoven ressemblait bien à Schumann (ou l'inverse) ! On remarque bien chez Kempff à quel point Schumann, dans ses *Fantaisies - Phantasiestücke* - a pu s'inspirer de Beethoven. Ce que je

croyais finalement propre à Schumann (mais dont j'avais déjà aperçu quelques traces chez Schubert), c'est de Beethoven qu'il le tient.

L'occasion de redécouvrir un compositeur et un pianiste.  
 ◀ M. C.



## Une overdose de Beethoven, c'est grave ?

**Lieve OTTOY**

Aujourd'hui, ce bon Père Noël m'a apporté un cadeau magnifique, *The complete works of Ludwig Van Beethoven*. Je n'en reviens toujours pas, merci Père Noël, tu ne sais pas ce que tu as fait. Mais j'écoute de la musique ! En plus, du Beethoven, ce n'est pas de n'importe qui ! Ah, oui, là, tu as fait fort. Merci encore ! Bon, j'imagine qu'un jour ou l'autre j'aurais recommencé à écouter de la musique comme il y a... 26 ans.

Je découvre des morceaux et je vois des images qui vont avec : la *Victoire de Wellington*, je suis presque sûre qu'ils mettent ça en écoute quand tu vas visiter le Lion à Waterloo, là où Napoléon a été battu. C'est une excursion obligatoire en primaire en Belgique... et quelque chose qui touche à mes gènes flamands... Tu ne peux pas savoir, mais mes ancêtres (comme ceux de Ludwig), ont vécu des siècles sous le règne de seigneurs étrangers, des Espagnols, des Français, des Hollandais, et cette haine à l'intérieur contre ces "étrangers" se transmet de génération en génération. D'accord, j'exagère, mais ça peut expliquer un peu la façon dont Ludwig van Beethoven s'est comporté quand Napoléon a envahi Vienne...

Je suis en train de les extraire dans ma bibliothèque. Mais, ce n'est pas possible ! Des symphonies que j'ai écoutées souvent quand j'étais petite, comme la *Sixième*, mais dont je ne savais plus que c'était de lui. Et *Egmont*, et, et, et... c'est trop ! Et à côté de ça des merveilles que je découvre et, et, et...

Une overdose de Ludwig van Beethoven, c'est grave ?

Là, j'écoute l'Opus 110 : c'est la sonate qui a réussi à bouleverser ma vie, un beau matin, dans le fond d'un hangar à Caves... des images d'un été où j'ai découvert la passion de Beethoven, où j'ai été tourneuse de pages pour ce morceau, la première fois dans ce fameux fond de hangar... J'étais parmi les invités (des amis, des voisins) quand tout d'un coup la pianiste (Dominique Gondard), a eu un trou noir, s'est tournée vers moi en disant : « *Alors, viens ! Prends la partition et tourne les pages* ». Je me trouvais à côté d'elle, tout près du piano, debout, et là, pour la première fois dans ma vie, j'ai senti à la fois la puissance du piano, mais aussi la puissance et la grandeur de Ludwig van Beethoven, et l'émotion que la pianiste dégageait.

Après j'ai été engagée comme tourneuse de pages pour un concert au château "Les Fenals" à Fitou, où je n'avais pas le droit de montrer mes émotions, surtout pas, ni de bouger, juste tourner les pages ! Je peux te dire que c'est une véritable épreuve... rester immobile pendant qu'on joue l'immortelle Opus 110, c'est cruel. Heureusement, j'ai eu la chance d'écouter l'Opus 110 fin septembre dans une petite chapelle et là, enfin, j'ai savouré chaque note, chaque mouvement, j'ai pleuré, submergée par des émotions fortes, retenues pendant l'été... pour finir avec un grand sourire, parce que c'est quand-même le message de sa musique, l'allégresse, la joie de vivre...

Il est 2h10 du matin... Je ne dors toujours pas... Là, j'écoute l'Opus 111, c'est incroyable, d'abord la partie musique de film d'horreur, quoique très rigolote (moi, je pense à Laurel & Hardy ou à Buster Keaton) puis la partie jazzy, dans l'allegro... c'est trop fort... Je l'ai faite écouter à Ben, (mon fils aîné). Même lui est impressionné (et là, il faut faire fort !). Je lui ai juste dit qu'il avait été composé il y a à peu près deux cents ans, et que Ludwig van Beethoven était sourd. Il avait du mal à le croire. Moi aussi d'ailleurs.

Je pleure, parce qu'il y a quand même un passage lent très émouvant... et aussi parce que je me sens de nouveau tellement petite à côté de ce "Grand Maître". Ce ne sont pas des larmes de tristesse ou de nostalgie, mais des larmes comme ça, de l'émotion du moment devant quelque chose de "plus grandioso". Mais déjà, là, commence ce passage un peu jazzy, et tout de suite je bouge sur la musique, pffff... je respire, j'adore ! ◀ L. O.

